

ENTRETIEN AVEC ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT AU FESTIVAL INTERNATIONAL DE LITTÉRATURE ET DE TRADUCTION (FILIT), IAȘI, 2023

Andreea-Gabriela STANCIU¹



Éric-Emmanuel Schmitt et Andreea-Gabriela Stanciu
© Andreea-Gabriela Stanciu

¹ Andreea-Gabriela STANCIU est doctorante à l'Université Babeș-Bolyai de Cluj-Napoca, Roumanie. Elle travaille sous la coordination de Simona Jișa sur une thèse consacrée à la série romanesque *La Traversée des temps* d'Éric-Emmanuel Schmitt, abordant différentes approches théoriques (hypertextualité, mondes littéraires possibles, mythocritique, écocritique). E-mail : andreea.stanciu@ubbcluj.ro.

Éric-Emmanuel Schmitt², né le 28 mars 1960 à Lyon, en France, est un dramaturge, nouvelliste, romancier, réalisateur et comédien français contemporain, naturalisé belge en 2008. Diplômé de l'École normale supérieure, agrégé de philosophie, et docteur, Éric-Emmanuel Schmitt s'est tourné vers l'écriture théâtrale, romanesque et cinématographique avec un succès international. Ses livres sont traduits en 48 langues et plus de 50 pays jouent régulièrement ses pièces. Ses œuvres explorent les thèmes de la condition humaine, de la spiritualité et de la quête de sens.

Dans la série romanesque *La Traversée des temps*, Éric-Emmanuel Schmitt essaie d'apporter au lecteur une interprétation différente de l'histoire du monde, plus humaine et plus plausible, apportant souvent des explications sur les épisodes historiques les plus impressionnants. La série composée de huit tomes dévoile, pas à pas, l'histoire de l'humanité, de la préhistoire à nos jours, sous les titres suivants : *Paradis perdu* (2021), *La Porte du ciel* (2021), *Soleil sombre* (2022), *La Lumière du bonheur*, *Les Deux Royaumes*, *La Mystification*, *Le Temps des conquêtes* et *Révolutions*.

Cet entretien a été réalisé à l'occasion de la participation de l'auteur franco-belge Éric-Emmanuel Schmitt au Festival International de Littérature et de Traduction (FILIT) à Iași, Roumanie, en octobre 2023.

Andreea-Gabriela STANCIU : Avec délicatesse et imagination, à travers votre série *La Traversée des temps*, vous avez créé un univers fascinant. Quelle a été votre principale source d'inspiration pour entreprendre ce projet ambitieux de raconter l'histoire de l'humanité sous la forme d'un roman ?

Éric-Emmanuel SCHMITT : Je crois que l'inspiration a jailli d'une passion que j'éprouvais pour deux auteurs, la Belge Marguerite Yourcenar et le Finlandais Mika Waltari. Pendant ma vingtaine, je les ai lus et j'ai été fasciné par le pouvoir du roman historique qui ressuscite des mondes anéantis, y compris spirituellement, sensoriellement. À chaque fois, je saisisais une subjectivité totale au cœur d'une époque. J'ai trouvé ces épiphanies extrêmement puissantes, j'ai envié ces romans capables d'abolir la disparition du passé et de le faire resurgir en intégralité. Mika Waltari enrichit ses romans d'une quête spirituelle et Marguerite Yourcenar d'une recherche de sagesse. J'ai eu cette illumination fondatrice à vingt-cinq ans :

² Pour réaliser la biographie de l'auteur, nous nous sommes servies de plusieurs articles disponibles en ligne, d'interviews et de l'œuvre autobiographique intitulée *Plus tard je serai un enfant* qui réunit quelques interviews que l'auteur franco-belge Éric-Emmanuel Schmitt a accordées à Catherine Lalanne. On a utilisé aussi le site internet personnel de l'auteur www.eric-emmanuel-schmitt.com.

écrire le roman de l'humanité. Or, bien évidemment, à vingt-cinq ans, je pouvais avoir cette idée, mais pas la concrétiser. Pour ce, il fallait posséder des connaissances qui me manquaient, ainsi qu'une confiance dans mon pouvoir romanesque que je n'avais pas du tout.

A.G.S. : J'aimerais vous demander si vous pensez que, à travers cette œuvre, ce monde fictif que vous avez créé peut être considéré comme un monde possible, une autre réalité, parallèle à la nôtre. Quelle est votre perspective à ce sujet ?

E.E.S. : Le monde passé ou le monde présent ?

A.G.S. : Les deux.

E.E.S. : Le présent, dans les intermezzos, n'est pas tout à fait notre présent factuel et immédiat. C'est un concentré du présent. Je ne définis pas l'année où les événements se passent. Quand j'évoque le président des États-Unis, je dis « président des États-Unis », je ne précise pas Trump ou Biden, voyez-vous ? En revanche, dans la partie historique qui évoque des mondes passés, j'entre totalement dans la subjectivité de Noam, le narrateur immortel, dont *La Traversée des temps* constitue les mémoires. Ce très bon guide écrit maintenant sur hier, donc il peut employer les mots d'aujourd'hui pour décrire autrefois. Cela justifie ce qui a surpris certains lecteurs : les personnages parlent comme on parle aujourd'hui, il n'y a pas une pseudo-langue ancienne disparue qui fait écran ou barrière. Je souhaite que le lecteur ait constamment le sentiment de familiarité avec des personnages morts et des mondes abolis. Je déteste les romans historiques où les personnages s'expriment avec les mots d'une autre civilisation : ils cessent d'être proches. Or la littérature, c'est la suppression de la distance entre moi et l'autre — que le moi en question soit celui de l'écrivain ou celui du lecteur. De plus, j'ai toujours beaucoup aimé jouer avec les niveaux de langue. Ainsi j'ai parlé comme un enfant dans *Oscar et la dame rose*, et, la même année, j'ai pratiqué un autre style, plus élevé pour *La Part de l'autre*, mon roman sur Hitler. Noam nous raconte le monde ancien tel qu'il s'en souvient avec des mots actuels, puisqu'il le recrée aujourd'hui. Les livres sur le passé qui empruntent un pseudo-style ancien sonnent toujours faux. De surcroît, que faire alors quand il s'agit de narrer la préhistoire, comme dans le premier tome, *Paradis perdus* ?

A.G.S. : Comment votre exploration des différentes époques et des bouleversements historiques dans vos romans reflète-t-elle les défis et les opportunités auxquels l'humanité est confrontée aujourd'hui ?

E.E.S. : Nous vivons une époque charnière. Nous basculons. Moi, je suis né dans une ère où il n’y avait pas de communication immédiate avec le monde entier, pas de Toile numérique, pas d’intelligence artificielle. Durant mon existence, j’ai vu la Terre se rétrécir puisqu’on peut désormais communiquer avec quelqu’un au pôle, j’ai vu l’espace-temps devenir une abstraction parce qu’instantanément j’arrive à joindre quiconque. Et puis j’ai vu des bibliothèques de savoir s’ouvrir avec le numérique et les progrès de l’intelligence artificielle. Sans doute suis-je allé chercher ce sentiment de la mutation dans le passé ; il m’a amené vers les moments où l’on passe d’une civilisation à une autre. Dans le premier tome, *Paradis perdu*, c’est le passage des cueilleurs chasseurs nomades à la vie sédentaire ; la femme y est infériorisée puisqu’elle devient la gardienne du foyer, la productrice des enfants — une bonne nouvelle pour l’humanité, puisqu’il y a une explosion démographique, et une très mauvaise nouvelle pour une moitié de l’humanité, les femmes. Dans le tome suivant, *La Porte du ciel* je raconte, évidemment, l’invention de la ville, de la campagne, des classes sociales, et la création de l’écriture. Parfois l’humanité glisse sans s’en rendre compte, avec un grand naturel, d’une condition à une autre. La condition humaine change alors. Si la mortalité ne cesse pas, la façon d’habiter le monde et d’être au monde se modifie.

A.G.S. : Dans quelle mesure pensez-vous que votre série romanesque, *La Traversée des temps*, contribue à éclairer le présent et à susciter la réflexion sur notre société contemporaine ?

E.E.S. : Enfants, nous considérons que ce que nous vivons, ce qui nous entoure est normal, sinon naturel. En vérité, la plupart des comportements, des pensées, des hiérarchies, des lois, des règles sont historiques. Historiques, donc contingents : cet état du monde aurait pu ne pas être, or il a été. Il me paraît donc judicieux d’éclairer le présent par le passé, en montrant les moments de mutation. Dans le deuxième tome, *La Porte du ciel*, je vous emmène en Mésopotamie dans un monde où les femmes ont plus d’importance qu’elles n’en ont aujourd’hui, ou la déesse principale du polythéisme mésopotamien est Inanna/Ishtar, au-dessus des autres, femme libre, voire délurée. Ce à quoi réagit fortement le monothéisme en train de s’élaborer. C’est très intéressant de montrer l’historicité de notre présent, souligner la fragilité de ce que nous croyons éternel. Je crois aux vertus libératrices du savoir. La connaissance nous libère du sentiment que tout est normal, que tout est justifié. Au fond, le roman historique tel que je le pratique ici offre un travail philosophique critique par rapport au présent. Paradoxalement, je suis autant sensible à l’ignorance qu’au savoir. Je tiens à montrer qu’il y a des

champs où nous ne savons rien — nous imaginons, nous supposons, nous pensons — et de champs que nous pouvons connaître. En matière de spiritualité par exemple, si l'on me demande : « Est-ce que Dieu existe ? », je réponds : « Je ne sais pas, mais je crois que oui », me définissant comme un agnostique croyant. Quelqu'un d'autre dira : « Je ne sais pas, mais je crois que non », voilà un agnostique athée. Quant à ma mère, elle vous aurait rétorqué : « Je ne sais pas et je m'en fous », soit une agnostique indifférente. Le problème arrive quand quelqu'un affirme « Je sais » sur un domaine où on ne peut pas savoir, justement. Donc il faut à la fois cerner le territoire de l'ignorance, le circonscrire, le délimiter, montrer comment on l'habite et, dans le même temps, explorer le champ des connaissances pour réinterroger le présent et avoir un œil critique.

A.G.S. : Dans votre processus d'écriture, comment avez-vous réussi à équilibrer la précision historique avec la créativité nécessaire pour donner vie à ces époques révolues, d'une manière captivante pour les lecteurs contemporains ?

E.E.S. : Très bonne question ! Il m'a fallu acquérir les connaissances historiques très longtemps avant l'écriture, afin qu'elles sédimentent en moi, qu'elles me créent une seconde mémoire de vie, que je puisse mentalement me promener en Mésopotamie en 4000 av. Jésus-Christ comme dans les rues de Iași. Cela suppose des couches successives de savoirs mêlés, presque oubliés à force d'être là. Au long travail de documentation s'ajoute donc de la patience. Puis je visualise, j'écoute, je renifle, je touche, je goûte, j'active tous mes sens au milieu de ce monde reconstitué d'abord par des archives. Enfin, quand je sens que j'arrive à percevoir l'univers ancien comme le contemporain, de façon familière, alors je deviens créatif, j'imagine les situations et je commence à rédiger le roman. Quand j'écris, je laisse vivre les personnages, je laisse les actions se dérouler, je me place en position de premier lecteur : l'histoire s'impose à travers moi, je suis son scribe, son serviteur, voire son esclave tant elle m'épuise parfois. J'en ai fait une théorie d'ailleurs, puisqu'en France, je donne parfois des *master class*, des classes de maître aux jeunes écrivains. Je leur conseille de séparer les deux hémisphères du cerveau, l'hémisphère analytique et l'hémisphère créatif. L'hémisphère analytique, il faut le nourrir avant, par exemple grâce à toutes les recherches. Et puis « hop ! », après on l'éteint, on branche le créatif... Ensuite, dans une même journée, on peut alterner : quand cet hémisphère-là commence à se fatiguer, on l'éteint, on rallume l'analytico-critique et on corrige, on vérifie, on assouplit, on complète, on débusque une meilleure formulation, etc. Les deux peuvent être dissociés afin de réussir une plus longue séance de travail vigilant. Dans mon dernier livre, *Le Défi de Jérusalem*, j'appelle cela « la jachère cérébrale ».

En agriculture, la jachère consiste à laisser une terre reposer un an avant de la replanter ou la semer de nouveau, pendant qu'on exploite un autre pan de terre pendant ce temps-là. Telle est ma pratique quotidienne. Le matin, je fais marcher l'esprit critique jusqu'à 10 h 30 après le créatif jusqu'à 17 h. Ensuite, promenade, thé, chien. Puis à 18 h, je rallume l'esprit critique et je corrige tout ce que je peux avant de jeter le stylo, parfois à minuit.

A.G.S. : Votre série romanesque explore jusqu'à présent un éventail de mythes, soit bibliques, soit issus de la culture mésopotamienne ou égyptienne. Pourriez-vous nous éclairer sur le rôle des mythes dans votre série romanesque ?

E.E.S. : Les mythes sont très importants dans mon œuvre depuis le début. Ma première pièce, *La Nuit de Valognes*, maintenant étudiée au baccalauréat en France, était une variation sur Don Juan. Comme je suis philosophe, épris de fictions qui produisent du sens, j'aime forcément les mythes. En premier lieu, il y a la Bible, un roman qui génère encore des romans, un roman qui ne cesse pas de s'écrire. La preuve ? Mes livres. J'ai visité la mythologie mésopotamienne, puis égyptienne, puis grecque. Notre condition humaine, mise en récits, peut être réélaborée par des cerveaux divers à des époques différentes. Toutes ces histoires capables de produire toujours du sens et de nous éclairer me séduisent. Dans *La Traversée des temps* spécifiquement, il y a un autre travail sur le mythe : je m'amuse à relater comment on fabrique les histoires de l'Histoire, par exemple comment on constitue des récits du Déluge dans la Bible ou dans *Gilgamesh* avec des références à Dieu ou aux dieux. Tout en contant l'Histoire, je raconte aussi l'invention de l'Histoire par les histoires. Ainsi, avant Hérodote et Thucydide, il n'y a pas de littérature historique ni de discipline historique, seulement une littérature mythique. J'écris donc à trois niveaux : au premier, je narre mon histoire ; au deuxième, cette histoire expose l'Histoire avec un grand H ; au troisième je signale dans les notes et dans les intermezzos comment les histoires déroulent l'Histoire sous forme de mythes. J'exploite des mythes et en même temps je m'interroge sur la construction de ces mythes. À la démarche traditionnelle — reprendre un mythe et lui redonner du sens —, j'ajoute une démarche un peu différente : l'archéologie du mythe, c'est-à-dire comment le mythe surgit pour interpréter le réel.

A.G.S. : À la lumière des chapitres intitulés *Intermezzo*, présents dans les trois tomes déjà publiés, mettant en scène les protagonistes dans une société contemporaine confrontée à ce qui semble être de l'écoterrorisme, êtes-vous attiré par ce qu'on nomme aujourd'hui écolittérature ?

E.E.S. : Ah, l'écolittérature, oui ! En réalité, je suis habité par le souci écologique depuis très longtemps. Quand j'étais adolescent, dans les années 1970, j'étais déjà écologiste. À une époque, cela passait pour une fantaisie, une extravagance, une farce. Quasi personne n'était écologiste. Le seul écologiste officiel s'appelait René Dumont et les Français le prenaient pour un hurluberlu. Or ma sœur aînée — devenu biologiste par la suite — et moi, nous pensions qu'effectivement notre civilisation créait un danger pour les autres espèces, pour les végétaux, pour la planète. Progressivement, j'ai vu le monde prendre conscience de ce dont moi, sans doute grâce à ma sœur, j'avais pris conscience assez tôt. L'angoisse écologique définit notre temps. Le XXI^e siècle est habité par ce souci nouveau : l'humanité peut-elle co-exister avec le reste de la Terre ? Jamais les humains n'avaient éprouvé cette crainte avant d'exercer autant de puissance sur la Terre. Or, la science, la technologie, la démographie exponentielle ont changé notre occupation de la Terre, ainsi que cette conviction, ancrée depuis quelques siècles, que nous détenons tous les pouvoirs sur le vivant et le mort. Nous avons l'impression que la Nature nous appartient, non pas que nous appartenons à la Nature. Cette façon d'être au monde est aujourd'hui interrogée par les humains qui se disent : ne sommes-nous pas allés trop loin ? Ne sommes-nous pas en train de rendre la vie impossible sur cette Terre par notre nombre, par notre impérialisme, notre goinfrerie, notre arrogance ? C'est une conscience nouvelle, c'est celle du XXI^e siècle. Or j'écris ce livre au XXI^e siècle. Je suis de mon temps, même quand je fais de l'histoire. On regarde le passé à travers la fenêtre qu'on a ouverte dans le mur du présent. Toute histoire est contemporaine, disait Benedetto Croce. Je suis donc un homme d'aujourd'hui qui s'interroge sur ce qui, autrefois ou naguère, a fini par générer notre monde transi par cette angoisse. Il y a peut-être quelque chose que j'avais envie de vous dire aussi. Nous parlions tout à l'heure des influences et il y en a une qui est antérieure à Waltari ou à Yourcenar : c'est celle d'Alexandre Dumas. Quand j'avais huit ans, mes parents ont déménagé. Ayant perdu tous mes amis et camarades, je me retrouvais seul dans une maison au milieu des champs et des forêts, sans voisins. Désœuvré, je me suis rendu dans la bibliothèque de mon père, j'ai tiré un livre dont la belle couverture m'attirait. C'était *Les Trois Mousquetaires* d'Alexandre Dumas. Je suis rentré en littérature par Alexandre Dumas. Je ne doute pas qu'il y en a la trace dans *La Traversée des temps* : le goût des péripéties, l'amour des personnages, le trajet initiatique, l'écriture qui dévale, qui court, qui appelle la phrase suivante. Ce plaisir que j'ai eu, j'ai envie de le rendre à mon tour. Une fois cela dit, je vois une différence fondamentale. Toujours les romans historiques sont nationaux. Sans doute parce que ce genre fut inventé au XIX^e siècle, moment où les nations se pensaient comme telles. Alexandre Dumas présentait chaque fois un roman national français. J'ai désiré faire un roman transnational. Dans mes

tomes, j'ai élargi le « nous ». Ce n'est plus « nous, les Français » ou « nous, les Belges » ou « nous, les Roumains », ni même « nous, les Européens ». J'ai voulu que ce soit « nous, l'humanité ». J'aspire à ce que mon lecteur, comme moi, se dise : « mes ancêtres, les Égyptiens », « mes ancêtres, les Mésopotamiens », « mes ancêtres, les Juifs », « mes ancêtres, les Athéniens », afin d'arriver à une prise de conscience globale. Humaniste, tel est le mot par lequel on me présente toujours. Je crois que mon entreprise confirme la justesse de cette définition : j'essaie d'écrire un roman de l'humanité.